

**Décès de Pierre Jolivet de Thorey le mercredi 6 mai 2020 à Brignoles,  
messe à l'Eglise Collégiale de Barjols le Lundi 11 mai 2020**

Pierre,

Combien de Saint Marcel nous avons passé ici avec toi.... Selon les années, nous nous donnions RDV derrière le pilier du fond à gauche, d'autres années au milieu à droite, ça changeait. Et même sans rendez-vous on finissait par se retrouver pour sauter tripette dans cette Collégiale avec toi.

Si ta famille connaissait cette tradition, tu y as initié tous tes amis, tout ton clan. Mais, il n'avait pas été question de te retrouver au premier rang, sans les bougies orange et rouge, ni les fifres, ni les tambourins et ni les trompettes.

Combien de repas, combien de fêtes tu nous as offerts dans les Quartiers Hauts avec tes parents et ta famille ? Parfois ces fêtes étaient costumées. Comble aujourd'hui pour cette messe et cet hommage ultime, nous sommes venus masqués pour ce qui n'est pas un bal. Même toi habitué des situations cocasses tu dois être plutôt surpris. Et j'entends presque ton grand éclat de rire dans cette situation ubuesque.

Mais masqués ou pas, nous sommes tristes de t'avoir perdu.

Dans toutes ces années de lutte courageuse contre un mal caché et terrible, tu aurais pu mourir 10 fois déjà. Moi je l'avais déjà craint. Mais non. Voilà que tu pars finalement aujourd'hui alors qu'on avait fini par croire que tu ne risquais plus rien. Tu pars comme ça, au détour de ce que tu as nommé pudiquement une « biopsie », pour ne pas affoler trop ton entourage sans doute, mais cette « biopsie » n'a pas tourné comme elle aurait dû.

Certains avaient noté depuis quelques jours un changement de ton de ta part. Moins nonchalant, plus profond, plus sérieux. Tu as appelé au téléphone quelques proches. Tu as vu quelques membres de ta famille. Et puis ça s'est subitement dégradé, au point que Bernard, qui l'a senti tout comme tes sœurs, a bravé le confinement pour venir te dire « au revoir » juste à temps.

De toi, Pierre, je voudrais qu'on évoque quelques traits de ton fort caractère que j'ai pu observer pendant bien plus de 40 ans. Et raviver quelques merveilleux souvenirs, au prisme de ma mémoire imparfaite, et forcément, incomplète.

Je vais donc brosser ton portrait d'humanoïde extraterrestre mariant le charme et l'ironie, mélangeant humour féroce et lucidité redoutable, détestant médiocrité et hypocrisie, et cependant empreint de gentillesse pour celles et ceux que tu aimais en liberté et pourtant toujours avec loyauté.

Notre rencontre au Roy d'Espagne en été.

La première grande soirée d'anniversaire à Barjols avec Michel et Philippe à l'automne. Les virées au ski. Les moments avec Attilio del Ponte et Marco Lemaire.

Les rencontres à la Résidence du Vieux Port pendant l'année scolaire, à l'Alpe d'Huez ou Montgenèvre l'hiver, puis à la Résidence du Cap Brun l'été avec Louis Aragon et Jean Ristat.

Le mythe de Yves Saint Laurent et son parfum omniprésent. Les coulisses du Toursky avec Michel Tsikuris et Mme Boré, Richard Martin et Tania.

Les hébergements collectifs tardifs au Petit Chantier après de longues soirées.

Ta générosité ensuite. Ton accueil souriant systématique, ta grande prévenance et la plupart du temps une démonstration parfaite de la plus grande éducation.

Le baise-main suranné que tu faisais à quelques dames choisies. Ta façon de mélanger ta famille à tes amis, tes amis à ta famille. Jusqu'à avoir une famille d'amis et de vrais amis parmi les membres de ta propre famille. On s'y perdait un peu. Un temps, il y avait le Lion et la Lionne qui régnaient sur tout cet entrelacs, avec discrétion et bienveillance, week-end après week-end dans cette maison que tu avais dessinée et qu'ils avaient construite pour y recevoir. Les ballades digestives en direction du petit et du grand Bessillon, en mode de promenade débat, à la place de la sieste. La recherche des eaux fraîches d'un lac au plus chaud de l'été.

Tes sœurs qui faisaient de la place à ton tout monde, dans le leur.

Ton père qui - le soir venu - coupait le générateur en plusieurs à-coups - délicatement - pour que chacune et chacun ait le temps de rejoindre sa couette, avec sa moitié, quelque qu'elle fut.

Ton code avec le Lyon de ne pas lui faire la bise, ni de lui serrer la main, mais de cogner ta tête au coin de la sienne pour lui dire bonjour, code étendu ensuite à certains de tes complices.

Le masque en métal du Diable négligemment posé sur la cheminée pour chasser le démon du coin feu.

Ton refus de prononcer le mot « Oui » au profit de la locution « Si ! Si si ! »

Ta séduction par la culture, par le verbe, mais aussi ton côté provocateur systématique, culoté invétéré, parfois indélicat et subitement impertinent tendance très insistant, ce qui parfois nous déconcertait complètement...

Tu n'étais pas toujours facile mais ça passait, comme c'était venu.

Ton goût pour l'histoire de ta famille dans une autre région, pour l'architecture bien sûr, pour le voyage, pour l'Orient, le théâtre Toursky puis Bompard de Gérard Goyet.

Tu supportais mal l'injustice et ça se savait. Tu t'es battu parfois pour un idéal de liberté absolue, tu as souvent revendiqué haut et fort qui tu étais, contre vents et marées, et tant pis si ça ne plaisait pas au plus grand nombre. J'ai vécu ton appartenance à des associations de lutte et de libération. Les universités d'été. Ton questionnement sur Dieu, tes interrogations sur la foi catholique, la tienne et celle des autres. Comment faisaient-ils ?

Tes colères légendaires, qui personnellement me faisaient peur. Heureusement, elles étaient aussi fortes, que rares et courtes.

Tu te contentais de peu, tu ne manquais de rien et l'argent ne t'intéressait pas du tout. Tu n'en parlais d'ailleurs pas.

Nos grandes discussions n'ont pas refait le monde, mais l'univers.

Nous avons eu des années de diners animés chez Alex rue Curisol, ou encore chez Gogo dans tous ses lieux de restauration éphémères restaurant surprise d'un soir à telle adresse, ou au quartier Thiers, puis à l'Horodateur rue d'Italie, enfin au restaurant Cabaret rue Sénac à la

Plaine. Et puis aussi des dizaines d'années de déjeuners inouïs par la teneur des échanges - moins par le menu - des discussions à n'en plus finir toujours, animées, sur des tablées exponentielles et improbables à la terrasse du Comptoir des Régates, véritable cheminée du Roi sur le Vieux Port au soleil des 4 saisons, croisée de chemins et personnalités complètement atypiques.

Je me souviens de ta détestation du téléphone portable et de l'ordinateur et de ta résistance à trop de modernisme.

Tu aurais adoré vivre au 18ème siècle mais c'était impossible car il n'y avait pas de voiture automobile.

Il faut en effet citer ta conduite automobile invraisemblable de cette DS paternelle, puis des nombreuses voitures souvent décapotables, que tu as pilotées comme des bolides dans tous les virages du Var. Tu avais besoin d'air et d'espace aussi. Tu tenais ça de ta mère.

Ton goût pour la musique, la grande musique, le chant à Doubles Croches qui nous réunissait chaque lundi soir et parfois en WE à Barjols encore où tu accueillais toute cette chorale, une bande de copains chantants de plus.

Ton appétit des gens, à l'aise dans tous les milieux, ta soif de contacts, pourtant un peu moins avec la maladie qui t'a sédentarisé davantage à Barjols, avec Bernard.

Un repli sécuritaire dans tes collines, car tu ne voulais pas qu'on s'apitoie sur ton sort. Et tu avais raison.

Il faut d'ailleurs reconnaître qu'on est moins venu à Barjols, où – volontairement isolé - tu es devenu architecte, producteur agriculteur.

Tes virées hebdomadaires du mercredi à Marseille, prétexte à aérer le loft du Petit Chantier dont tu auras été le très bon locataire pendant 40 ans, prétexte à régler quelques affaires jamais pressantes mais surtout alibi pour rejoindre le restaurant Collins où t'attendaient, systématiquement, toujours et encore, Christian, Léon et Michel et quelques autres. Tu convoquais aussi dans ce QG ensoleillé ceux que tu souhaiter toujours croiser. Pour ma part, je t'y ai vu en février en pleine forme ou presque. Ton dernier SMS était « Et l'amitié alors ? Mercredi au Collins. »

Mais plus que tout cela, il reste un dernier point encore plus fort : la noblesse de ton comportement devant un pauvre, noblesse pas seulement tirée de la particule de ton nom ni de la chevalière en or à armoiries qui ne te quittait pas. Tu donnais - à chaque personne - qui faisait la quête ou la manche. Faire l'aumône était une évidence chez toi. Tu ne refusais jamais de donner, parfois plusieurs fois pendant un même repas.

Je me souviens de ce grand maigre moustachu à lunettes, chômeur et apprenti violoniste, qui nous cassait un peu les oreilles et auquel tu donnais une pièce aussitôt le premier morceau joué pour qu'il retourne vite chez lui le répéter mieux. Et le lendemain il revenait. Inlassablement. Et tu lui redonnais la pièce. Des années après, il jouait enfin bien et juste. Tu disais en riant : « Celui-là on lui a payé ses cours et on lui a appris un métier ». Je repense aussi à cette femme très âgée, tordue, et complètement bancal, muette, si timide et qui boitait tellement, et de son fils silencieux qui tendait la main devant ta table chaque jour, à 13h. Ils revenaient tous les jours. Tu les as fait vivre des années.

Comme ces petits vendeurs africains ambulants à qui tu n'achetais jamais rien, mais leur donnais souvent la pièce, au grand étonnement du serveur Miguel « Un p'tit, devenu bien gaillard ! », et qui t'attend là-haut d'ailleurs.

Avec toi part un grand morceau de ma jeunesse, de notre jeunesse. Aujourd'hui, comme toutes et tous ici, j'ai de la peine, et je pense à celle de Anne Rozenn, de Chantal, de Mireio, à celle de tes 5 nièces et neveux, et celles de leurs propres enfants. Je pense encore à ton neveu Frédéric qui est venu partager la maison avec toi.

Au moment où tu rejoins la Lionne et le Lion, ta nièce Carole, mais aussi Michel Boré, dans un paradis qui n'a rien d'artificiel je dis aussi ma tristesse à celle et ceux qui ont partagé ta vie et ton cœur. Je pense entre autres à Catherine, et à tes magnifiques compagnons de vie au long cours, Philippe Deville bien sûr, et - évidemment - Bernard Pollet.

Monsieur l'architecte, cher maitre, salut l'artiste.

Adieu à Pierre, et à Sidiboute, merci.